

Recherches sociographiques



Roch SAMSON (dir.), *Histoire de Lévis-Lotbinière*

Marc-A. Lessard

Volume 40, numéro 2, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057292ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057292ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lessard, M.-A. (1999). Compte rendu de [Roch SAMSON (dir.), *Histoire de Lévis-Lotbinière*]. *Recherches sociographiques*, 40(2), 375–378.
<https://doi.org/10.7202/057292ar>

Roch SAMSON (dir.), *Histoire de Lévis-Lotbinière*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, 812 p.

Huitième ouvrage de la collection *Les régions du Québec*, probablement le dernier sous le sigle IQRC, *Histoire de Lévis-Lotbinière* présente les mêmes traits que les précédents : une œuvre collective couvrant toute la réalité régionale des origines à nos jours.

Les auteurs l'avaient prévu, le titre surprend. Pourquoi associer Lévis et Lotbinière, une ville du littoral et une campagne qui n'est qu'en partie son arrière-pays ? Le choix, c'en est un certainement, se justifie fort bien si l'on s'efforce de voir large dans le temps et dans l'espace et si l'on considère les relations autant que les formes : l'organisation originale du territoire, les voies de pénétration vers l'intérieur – rivières, routes, chemins de fer – sont ici déterminantes. Aussi divers et excentrique qu'il soit, tout ce vaste territoire a toujours été sous l'influence du pôle Québec-Lévis et il le demeure, ne serait-ce que par l'absence d'un autre centre possédant une plus grande force d'attraction au sud ou à l'ouest. De réelles forces centrifuges existent et elles s'appuient sur des éléments importants de diversité, mais elles ne dominent jamais. On a un peu négligé ces aspects, il me semble, surtout sur la frontière Beauce-Dorchester-Mégantic, selon les anciens comtés municipaux.

Le livre se divise en quatre parties correspondant à autant de tranches historiques : « La scène de l'histoire », « Au temps des seigneuries : 1636-1850 », « Le développement industriel et l'urbanisation : 1850-1930 », « Une période de transformation et d'affirmation : 1930 à aujourd'hui ». Pour la première partie ou l'ère amérindienne, deux sections ou chapitres ; pour chacune des trois autres, six. Pourquoi six ? Les titres et sous-titres n'évoquent aucun découpage systématique et ils collent de près aux situations réelles dans chaque cas. Mais, comme en filigrane, se révèle l'inévitable grille à cinq grandes dimensions que l'on utilise si souvent dans de telles études, soit la géographie, la population, l'économie, l'organisation sociale et la culture. La nécessité de rendre compte du rural et de l'urbain a probablement justifié le passage de cinq à six. Il faut le reconnaître, on ne pouvait éviter pareil découpage dans un ouvrage collectif sur un objet aussi complexe, mais, lecture faite, l'inventaire des événements complété, il vient à l'esprit que tout aurait pu s'organiser autour d'un agent central, les communications : fleuve, rivières, chemins de fer, routes, tant cette variable joue avec force depuis l'origine et affecte tous les secteurs de la société. Mais une telle construction suppose de larges descriptions préalables, que donnent les auteurs.

En première partie nous découvrons le territoire en bordure sud du fleuve, de Lauzon à Deschaillon et s'étendant jusqu'aux premières hauteurs appalachiennes, coupé par les rivières Chaudière, Beaurivage, Etchemin et du Chêne, couvert de forêt à l'origine puis de plus en plus occupé par l'agriculture, les villages et les villes, ce qui correspond donc, d'assez près, à l'est de la plateforme de Québec décrite par Raoul BLANCHARD. Sur cette « scène » qu'annonce le titre, l'amorce d'une histoire d'avant la nôtre, celle des Amérindiens, Micmacs, Malécites, Abénaquis, qui

ont parcouru ces espaces et tiré avantage des voies d'eau longtemps avant que les Blancs ne les « découvrent » et en prennent possession.

En deuxième partie, l'arrivée et la lente implantation des Français sur le littoral, à l'est d'abord et progressivement vers l'ouest, le régime seigneurial, les premières exploitations agricoles, les débuts de l'industrie du bois aux embouchures de la Chaudière et de l'Etchemin. Le fleuve joue déjà un rôle majeur. En plus d'y pratiquer la pêche, à l'anguille surtout, on y navigue, on y aménage des installations portuaires. La société se diversifie : aux seigneurs et habitants s'ajoutent une première bourgeoisie et une population laborieuse de plus en plus diversifiée. Le territoire agricole s'agrandit, les équipements s'améliorent, au blé s'ajoutent des cultures nouvelles, avoine, pomme de terre, etc.

En troisième partie, à une croissance spectaculaire succède un déclin. De 1850 à 1880 environ, la venue du chemin de fer stimule l'activité dans tous les domaines. Lévis devient une plaque tournante : y passent les immigrants et y arrivent les marchandises, en partent le bois et certains autres produits agricoles. Les chantiers maritimes, fonderies et scieries prospèrent, grandissent ou se multiplient, le commerce va en conséquence. Les Lévisiens rêvent d'un progrès illimité. Mais l'horizon s'assombrit en fin de siècle : le commerce du bois décline, le chemin de fer de la rive nord redonne au port de Québec ses avantages, la construction du pont de Québec provoque le déplacement des activités ferroviaires vers Charny. On cherche de nouvelles possibilités industrielles. À l'intérieur des terres, l'espace occupé s'étend vers le sud, et la population devient surabondante. La migration, définitive ou temporaire, s'installe. En agriculture on passe à la production laitière, et les services à la production et à la vente se développent. Autour des municipalités, des commissions scolaires et des paroisses, la vie politique s'intensifie, les cadres sociaux se développent, les services de santé et de bien-être se multiplient. À Lévis, la vie culturelle se fait plus intense chez une bourgeoisie plus dense et plus riche.

En quatrième partie, la crise puis la Deuxième Guerre mondiale impriment leurs marques dans tous les domaines. Le déclin industriel, portuaire et ferroviaire de Lévis s'accroît. Seuls les chantiers maritimes de Lauzon gardent une certaine vigueur grâce aux contrats de guerre. Progressivement une reprise urbaine s'amorce dans les commerces et les services à la faveur du transport routier. Les villes, Lévis surtout, mais aussi Lauzon et Saint-Romuald, perdent leur centre puis se restructurent et s'étalent. Des paroisses rurales deviennent villes de banlieue après la construction du pont Pierre-Laporte. Quant à la population des campagnes, elle croît pendant la crise, on crée même quelques nouvelles paroisses, mais avec la fin de la guerre commence une diminution continue que viendra ralentir quelque peu le développement du commerce et des services. L'agriculture se transforme radicalement : moins de fermes, mais de plus grandes, moins de main-d'œuvre, plus de machinerie, une meilleure gestion, des organismes de soutien et de mise en marché, des politiques d'appui, tout est différent ou nouveau. À la ville comme à la campagne la Révolution tranquille affecte l'Église, le municipal, le scolaire, les services, la vie quotidienne et les mentalités. La région garde quand même une certaine cohérence.

Ce trop bref résumé omet bien des éléments importants, mais il laisse voir quelques structures durables et la dynamique d'ensemble qui caractérisent la région. D'ailleurs l'ouvrage, tel qu'il est conçu et réalisé, ne saurait donner lieu à un compte rendu synthétique : il est essentiellement descriptif et analytique. Toute tentative de systématisation exigerait une reprise d'ensemble que les auteurs n'ont pas faite, et je ne suis pas sûr qu'elle eût été possible ; il fallait avant d'y songer produire un premier état détaillé de la situation, qui permette de percevoir les principales réalités structurantes en présence. Je retiens quelques exemples de celles-ci : le caractère éphémère des conjonctures créatrices aussi bien à la campagne qu'à la ville, la dépendance à l'égard de tendances nationales et internationales incontrôlables, le réalignement constant des classes, l'absence d'une identité régionale forte. Tous ces facteurs et d'autres continuant de jouer, il faut s'attendre à des changements importants dans un avenir pas très lointain. En particulier, compte tenu des réformes administratives en cours ou annoncées, on peut prévoir que le centre étende et consolide son emprise sur son voisinage immédiat tandis que l'action des forces centrifuges tendra à fractionner ou réorienter les périphéries. C'est une sorte de constante : la carte des centres se dresse facilement, celle des frontières demeure le plus souvent incertaine.

Les chercheurs évalueront de diverses façons cette nouvelle histoire régionale. À chacun de prendre la parole selon sa spécialité. Quant à moi, sociologue, je noterai une préférence et un regret. D'une part, j'ai particulièrement apprécié d'entrer dans l'univers des financiers et des entrepreneurs. Les sections qui s'y rapportent me semblent les plus novatrices. Surtout, elles invitent à des approfondissements et à des comparaisons de première importance pour la connaissance non seulement des diversités régionales, mais aussi de la société en général : les styles ne varient-ils pas selon le temps, l'origine des personnes et les lieux ? D'autre part, je regrette qu'on ait porté trop peu d'attention à la vie sociale locale. On a identifié des classes, mais on les a peu décrites et on a peu considéré leurs interrelations dans ce milieu rural et de première industrialisation. De même on ne s'est pas assez arrêté à la vie associative, aux pratiques quotidiennes et à la culture au sens anthropologique. Dans ces domaines il me semble que les auteurs ont trop facilement invoqué les caractéristiques générales de la société québécoise et les effets globaux de la Révolution tranquille et trop peu cherché à connaître les situations concrètes dans la région, surtout dans les campagnes. Cela dit, il faut admettre qu'il existe peu d'études de ces réalités et que combler les vides exigerait beaucoup de temps et de moyens.

L'Histoire de Lévis-Lotbinière fait incontestablement progresser notre connaissance d'une partie importante de la grande région de Québec et, ce faisant, elle nous rend curieux d'en découvrir la ou les autres sections. Entre autres, plusieurs questions sur les rapports entre Québec et Lévis nous viennent spontanément à l'esprit. Espérons que des éléments de réponses nous soient bientôt proposés. Enfin, comme après chaque nouveau volume de la série, le lecteur se prend à imaginer la synthèse qui devrait la compléter et nous suggérer une vision comparative des dynamismes territoriaux.

En toute justice, au point de clore la présentation de ce livre, il importe de mentionner le nom des personnes qui y ont contribué sous la direction de Roch Samson : dans l'ordre d'inscription en couverture, ce sont Andrée Héroux, Diane Saint-Pierre, Martine Côté et Gaston Cadrin.

Marc-A. LESSARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*

Bruno JEAN, *Territoires d'avenir. Pour une sociologie de la ruralité*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, 318 p. (Science régionale.)

Le titre représente bien le contenu de l'ouvrage : l'auteur propose sa vision de ce que devraient être les territoires ruraux de demain. Cette démarche prospective constitue certainement l'apport le plus intéressant de ce travail de questionnement et d'analyse. Prenant acte des transformations rapides qui marquent le Québec rural, Bruno JEAN cherche à caractériser ces mutations et à comprendre l'effet de la modernité avancée (ou de la postmodernité car l'auteur hésite entre les deux termes) sur le devenir du monde rural. Il parle alors de la recomposition socioterritoriale du monde rural, phénomène marqué par la fin de l'hégémonie agricole et l'émergence d'une ruralité multifonctionnelle, tournée vers des nouvelles formes d'activités, notamment le récréo-tourisme et la protection de l'environnement. Ces territoires seraient aussi porteurs d'un nouvel esprit d'entreprise, terreau d'innovation, signe d'une nouvelle économie que l'on veut autonome face à la mainmise des systèmes urbains. La thèse de la valorisation du milieu rural est aussi mise au service des canons de la conservation des écosystèmes naturels et du développement durable. Mais pour l'essentiel, il s'agit d'une démarche programmatique : l'auteur cherche davantage à baliser les voies d'un développement futur, donc à annoncer les formes émergentes du monde rural, que de rendre compte d'un état de fait. En deux mots, il n'abuse pas de la présentation de résultats de recherches empiriques ou d'enquêtes de terrain. Il se contente généralement d'esquisser des grandes tendances, prodromes de ces territoires d'avenir, sans nécessairement fournir les résultats de recherche qui viendraient démontrer ce renouveau rural tant espéré, en mesurer même la portée. En lieu et place, il faudrait de nouvelles enquêtes, de façon à approfondir les connaissances sur les milieux et alimenter le corpus théorique des études rurales.

C'est ainsi que les parties II et III sont consacrées à l'articulation de ce programme destiné à éclairer les acteurs et décideurs, d'abord en situant l'activité agricole familiale, puis en élaborant un projet de société compatible avec le projet présenté. Le but est de « [...] produire des connaissances utiles en matière d'aide à la décision » (p. 205). Nous y reviendrons. Car, auparavant, Jean reprend un vieux débat qui oppose en sociologie rurale, les tenants de la fin du rural, à ceux qui